



**Laboratoire italien**

Politique et société

21 | 2018

Prophéties politiques

---

## Mussolini, ou de la tentation prophétique

*Mussolini, o della tentazione profetica*

*Mussolini, or the prophetic temptation*

Stéphanie Lanfranchi et Élise Varcin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/2214>

DOI : 10.4000/laboratoireitalien.2214

ISSN : 2117-4970

### Éditeur

ENS Éditions

### Référence électronique

Stéphanie Lanfranchi et Élise Varcin, « Mussolini, ou de la tentation prophétique », *Laboratoire italien* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 21 juin 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/2214> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.2214

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Mussolini, ou de la tentation prophétique

*Mussolini, o della tentazione profetica*

*Mussolini, or the prophetic temptation*

Stéphanie Lanfranchi et Élise Varcin

---

- 1 Le 10 mars 1923, quelques mois seulement après la marche sur Rome, Mussolini recevait du ministre des Terres libérées, Giovanni Giurati, une lettre dans laquelle celui-ci disait « sa foi », sa conviction inébranlable que « le *Veltro* prophétisé par Dante, c'est toi »<sup>1</sup>. On ignore ce que le destinataire de la lettre pensait de cela, mais on sait, en revanche, que dans les années suivantes il œuvra au sein du régime totalitaire de manière à ce que de plus en plus d'Italiens partagent une opinion similaire, et le considèrent plus généralement comme l'objet mais aussi comme l'auteur de prophéties. Dans les années 1930, l'identification de Mussolini avec le *Veltro* de Dante devint, pour continuer sur cet exemple, chose suffisamment admise pour être formulée ouvertement, parfois même à l'école<sup>2</sup>.
- 2 Les études sur Mussolini ont amplement illustré à quel point il s'est montré habile dans l'exploitation de ce type de croyances, qui venait alimenter le culte de sa personnalité et asseoir les bases de son pouvoir<sup>3</sup>. Il a façonné une rhétorique de propagande qui sacralisait sa personne (en mettant, par exemple, systématiquement une majuscule, comme on le fait pour les divinités, aux pronoms personnels se référant à lui) et sa parole politique, érigée en « Verbe ». Or, en menant une étude globale et diachronique de tous les textes de Mussolini, nous avons constaté qu'en réalité l'une des constantes qui traversent ce corpus de part en part tient davantage à la critique qu'à l'exaltation du prophète. Bien avant de mesurer l'efficacité du discours prophétique en politique comme arme de propagande totalitaire, il en dénonçait déjà les limites et garda, tout au long de sa vie, une position de prudence et de relative méfiance à l'égard des prophètes et de leurs prophéties.
- 3 La question de la prophétie se pose en effet dès les premiers écrits de Mussolini et constitue un fil rouge, ténu mais résistant, tout au long de sa production journalistique,

littéraire et politique, jusqu'aux derniers jours de sa vie<sup>4</sup>. Mussolini y adopte très vite une attitude ambivalente, consistant à critiquer la prophétie en politique, tout en l'utilisant. D'une part, jamais il ne se pose en prophète d'une parole révélée, mais parle toujours en son nom. De plus, dans la grande variété qui caractérise les écrits où il traite de la prophétie, la figure de l'homme politique qui « joue » au prophète et dont l'histoire révèle immanquablement les erreurs est récurrente, et elle constitue pour lui un contre-modèle. Mais, d'autre part, son propre discours revêt, à plusieurs reprises, des tonalités prophétiques (se manifestant, comme nous le verrons, par des procédés tels que l'usage du futur de l'indicatif, le recours à des images et des métaphores tantôt aurorales, tantôt apocalyptiques et l'utilisation d'un lexique religieux et messianique). Pour mieux comprendre l'oscillation constante, chez Mussolini, de la méfiance à la tentation prophétique en politique, commençons par retracer la permanence et les raisons d'une dénonciation des faux prophètes à l'intérieur des volumes de l'*Opera Omnia*, pour ensuite analyser la dimension prophétique que prend parallèlement son discours, d'abord dans la tradition du *poeta-vate* romantique, puis pendant la période charnière de la guerre, et enfin au moment de la sacralisation de la parole du « Duce » pendant le *Ventennio*.

## Les faux prophètes de la politique

- 4 En 1902, âgé de dix-neuf ans, Mussolini dresse un compte rendu enthousiaste du congrès qui a réuni les socialistes italiens à Imola<sup>5</sup>, dans lequel il dénonce les « prophètes en retard » qui annonçaient la scission et la fin du socialisme italien, alors que celui-ci apparaît vitalisé par l'arrivée d'une nouvelle génération, une « *gente nuova* », capable de lui insuffler une unité et une cohésion morale<sup>6</sup>. L'emploi du terme *prophète* dans cette première occurrence est en partie abusif, en ce qu'il renvoie à des hommes politiques qui ont certes formulé des pronostics (jugés erronés), mais qui ne s'étaient pas véritablement posés en prophètes. Le procédé d'argumentation que déploie Mussolini à cette occasion – et qu'il utilise ensuite régulièrement, tout au long de sa carrière – consiste à condamner a posteriori non seulement l'erreur, c'est-à-dire le manque de clairvoyance de ses adversaires politiques, mais aussi l'imposture d'avoir voulu parler en prophètes.
- 5 Au demeurant, on constate qu'au fil des années les faux prophètes que dénonce Mussolini changent de camp, mais que les mots et les arguments qui les dénoncent restent les mêmes. En 1915, Mussolini s'en prend aux « faux prophètes du pangermanisme » qui annonçaient l'avènement d'une domination et d'un empire allemands sur toute l'Europe, alors que les peuples latins lui opposent une résistance farouche dans les tranchées<sup>7</sup> ; à l'automne 1918, il arbore la certitude de la victoire devant tous ceux qui trois ans auparavant s'étaient opposés à l'entrée en guerre de l'Italie et avaient prophétisé sa défaite<sup>8</sup> ; durant la période du Biennio rosso, il accuse les « *falsi pastori* » (faux pasteurs) socialistes de créer l'« attente messianique d'un paradis à portée de main » auprès des classes prolétaires, en promettant l'avènement imminent d'une révolution sociale qui n'aura pas lieu<sup>9</sup> ; durant les années du régime fasciste, enfin, il tourne à plusieurs reprises en dérision les « *funerei profeti* » (funèbres prophètes) qui dès 1923 annonçaient la mort prochaine du fascisme, alors que celui-ci « dure, dure, dure »<sup>10</sup>. Malgré les contextes et les enjeux extrêmement différents, la posture de Mussolini reste la même : il se présente comme un homme à qui les événements ont donné raison, parce qu'il a compris le sens de l'histoire et agi en conséquence, sans écouter le faux verbe des faux prophètes.

- 6 Nous pouvons considérer ce thème récurrent comme une manière de délégitimer le discours de l'ennemi politique, auquel la prévoyance – mais une prévoyance qui signifie avant tout discernement et compréhension du monde actuel, et donc prudence – a fait défaut. En les traitant de « faux prophètes », Mussolini accuserait donc avant tout ses adversaires d'être de mauvais politiciens, dont le tort n'est pas tant de mal prédire l'avenir, que de ne point comprendre le présent. Indéniablement, le thème du faux prophète dans l'œuvre de Mussolini relève avant tout de la rhétorique politique. Il nous a cependant paru opportun d'analyser plus finement le corpus, pour comprendre si, et dans quelle mesure, Mussolini envisage véritablement la possibilité d'une dimension prophétique au discours politique ; en d'autres termes, s'il envisage l'existence d'un vrai prophète politique.
- 7 Cette possibilité, il semble résolument l'écarter à quatre reprises au moins, fort différentes et espacées dans le temps. En 1908, il consacre à Friedrich Gottlieb Klopstock un long texte critique dans lequel, après avoir présenté l'évolution de la pensée du poète allemand, d'abord favorable aux Lumières et à la Révolution française, puis profondément hostile et réactionnaire, Mussolini conclut en émettant de fortes réserves quant au jugement que Klopstock a pu porter sur l'événement politique majeur de son époque :
- Son attitude devant la Révolution française nous prouve que les poètes en général ne savent pas comprendre ni juger les événements historiques. Klopstock qui exalte la Révolution, Klopstock qui flétrit la Révolution : ce dédoublement de la conscience klopstockienne nous conduit à considérer la psychologie des « grands hommes ».
- Les « grands hommes » sont au fond des conservateurs réactionnaires. Leur intelligence, leur forme, le fait d'être à un moment donné les plus éminents représentants d'une nation, sont autant de coefficients qui les conduisent à donner aux manifestations de leur esprit une sorte d'allure prophétique ou dogmatique, catégorique. Ils tracent des lignes dans l'avenir des peuples, ils fixent des limites à ne pas dépasser et lorsque les peuples s'avancent au-delà, pleuvent alors les excommunications, les malédictions et les flétrissures. Comment expliquer autrement l'âpre jugement que Mazzini porta sur la Commune de Paris ?<sup>11</sup>
- 8 Mussolini établit ici une sorte de ligne rouge que les grands hommes, fussent-ils poètes comme Klopstock ou politiciens comme Mazzini, devraient veiller à ne pas franchir, et qui consiste précisément dans l'intime conviction, propre au prophète, de posséder le sens et la vérité de l'histoire. Au moment même où il se croit prophète, semble nous dire Mussolini, le grand homme construit une vision figée de l'avenir et perd sa souplesse d'esprit et la lucidité de son jugement sur l'actualité politique.
- 9 Cette idée – ainsi que la référence à Mazzini – revient trois ans plus tard, dans un article de 1911 intitulé « Profeti e profezie », et s'exprime de manière plus péremptoire encore, lorsque Mussolini déclare : « tous les prophètes – précisément parce qu'ils sont prophètes – ont échoué : y compris Mazzini »<sup>12</sup>. La prophétie naît d'une tentation réciproque. D'une part, le grand homme, nous dit Mussolini, doit résister à la tentation de se croire et de se dire prophète, car la pertinence de son analyse des faits, l'efficacité de son action et son ancrage dans le présent en dépendent ; d'autre part, l'homme du commun doit résister à la tentation d'interpréter la parole du politique comme une prophétie, car ce faisant il en fige la signification et la condamne à l'échec<sup>13</sup>.
- 10 Dans une situation fort différente et avec d'autres finalités, Mussolini reprend, dix ans plus tard, en 1921, l'argument d'une parole politique qui doit se garder de toute prédiction future en s'en tenant strictement à une temporalité du présent, lorsqu'il répond aux critiques que ses adversaires formulent à l'égard du programme politique très

succinct du parti fasciste. À cette occasion, Mussolini se targue de ne pas avoir la même prétention illusoire des autres partis à dire ce dont l'avenir sera fait. Il revendique alors, tel un gage de sérieux et de crédibilité politique, de n'être « ni prophète ni voyant »<sup>14</sup>, mais de savoir mobiliser toute sa concentration pour *agir* dans le présent. Enfin, même après plus de quinze années au pouvoir et alors que le culte de la personnalité bat son plein, en septembre 1938, Mussolini affirme que malgré la clairvoyance politique dont il a su faire preuve à maintes reprises – et qu'il aime à énumérer – il n'est pas prophète pour autant. Il réfute ce statut avec mépris et aplomb, et déclare – les lois raciales ont été promulguées quelques semaines auparavant – que « les prophètes n'appartiennent pas à notre race », mais à la « race juive »<sup>15</sup>.

- 11 Ce refus d'accepter la prophétie comme modalité du discours politique, répété dans des contextes si différents et à plus d'un quart de siècle de distance, trouve, comme on le verra, de nombreuses contradictions dans l'œuvre de Mussolini. Il n'en est pas moins révélateur d'une certaine idée de ce que signifie pour lui la prophétie en politique. Elle semble en effet s'apparenter à un aveu de faiblesse de la part de politiciens qui versent dans la prophétie comme pour mieux cacher leurs incertitudes et leurs impuissances dans le présent. Dans ces occurrences, la prophétie est renvoyée à un statut de parole inactuelle, et opposée en cela à l'idée d'action politique, car Mussolini fait peser sur ceux qui l'utilisent un fort soupçon d'inaptitude à agir et de décalage profond avec la réalité des temps, incompatibles avec les qualités premières de l'homme politique. Pour Mussolini, il faut résister, en politique, à la tentation d'une parole prophétique tournée vers le futur, car la temporalité dans laquelle l'homme politique doit ancrer résolument son discours et son action reste le présent.

## Les vrais prophètes de la poésie

- 12 Cependant, l'œuvre de Mussolini est parcourue – dès ses écrits de jeunesse – par de nombreuses références à des prophéties qu'il ne présente pas comme fausses, et dont il se montre tout à fait prêt à accueillir la portée politique. Malgré le jugement sur Klopstock auquel nous venons de faire référence et qui constitue un contre-exemple, on constate que ces « vraies » prophéties politiques sont d'abord l'apanage des poètes – plus que des politiciens ou des religieux – c'est-à-dire de ces hommes qui savent « parler de demain »<sup>16</sup>. Dans ses tout premiers textes publiés, et parmi les rares poèmes qu'il n'a pas jetés aux flammes, Mussolini lui-même a écrit des vers et des proses qui offrent la vision aurorale d'une humanité meilleure et de lendemains qui chantent<sup>17</sup>. En novembre 1902, il publie dans *l'Avvenire del lavoratore* un long poème, *Nel dì dei morti*, où cette temporalité propre au poète et au prophète est clairement posée : « Le poète ira avec les gens de demain »<sup>18</sup>. Quelques semaines plus tard, il reprend ce même ton prophétique dans un texte en prose, intitulé « Il Natale umano » (Le Noël humain), commençant par l'image d'une humanité qui attend, depuis 1902 années, que se réalise le Verbe du Messie, et se terminant par la déclaration d'une humanité en lutte qui n'attend plus « la naissance d'un autre Christ, mais l'aurore de temps meilleurs »<sup>19</sup>. Sept ans plus tard, en 1909, il signe un article au titre et aux tons fort similaires, « La Pasqua umana » (La Pâque humaine), où se profile, à l'horizon, « l'île promise, l'Utopie que nous a racontée More, la *Civitas Solis* de Tommaso Campanella, l'île verte, intacte, silencieuse où nous célébrerons la pâque humaine », et dont la conclusion annonce la venue d'un homme providentiel : « Celui que nous attendons viendra ! »<sup>20</sup>.

- 13 Dans ces textes, qui appartiennent à la période socialiste de Mussolini où celui-ci, au moins jusqu'en 1911, ne semble pas avoir une idée très claire sur son propre avenir professionnel et sur la carrière – journalistique, littéraire ou politique – qu'il souhaite embrasser, on constate que la prophétie a en quelque sorte droit de cité, tant qu'elle relève d'une parole poétique<sup>21</sup>. Elle charrie avec elle un lexique et un imaginaire religieux, aux antipodes des tons anticléricaux qu'il adopte dans ses productions contemporaines. Le poète, contrairement à l'homme politique, peut, et même doit, garder les yeux rivés vers l'avenir, pour tenter de voir ce que les autres hommes ne voient pas encore. Il n'est pas tenu à la prudence du présent, ni à la rationalité du discours politique.
- 14 Dans les années suivantes, lorsque se précisent, entre 1911 et 1914, ses ambitions politiques au sein du parti socialiste italien, et qu'il abandonne toute écriture ou velléité poétiques, Mussolini tient toutefois à distinguer sa parole de celle des hommes politiques de son temps. Cela se joue sans doute d'abord dans l'affirmation d'un style, d'une « griffe » mussolinienne élaborée au fil de son expérience journalistique, qui permette de le démarquer, et qui comporte déjà plusieurs traits distinctifs et durables de sa prose politique<sup>22</sup>. Mais, plus encore, il y a chez lui une conscience des potentialités politiques d'une parole irrationnelle. Il publie en 1913, sous le pseudonyme « L'homme qui cherche »<sup>23</sup>, un article aux accents nietzschéens très particuliers, où il dénonce l'embourgeoisement de ses camarades socialistes, regrettant que le socialisme soit devenu « *poli, policé*<sup>24</sup> [...] sûr, méthodique, prudent, prévoyant »<sup>25</sup>. Tissant l'éloge d'une forme de folie, il appelle de ses vœux un « homme exception »<sup>26</sup>, capable d'une parole enfin libérée du bon sens.
- 15 En même temps qu'il valorise la dimension irrationnelle et subversive de la parole politique, Mussolini réitère à plusieurs reprises le lien entre la poésie et la prophétie. Il rend hommage à la prophétie politique délivrée par d'autres poètes, lorsqu'il affirme, en 1914, que la prophétie lancée par Victor Hugo en 1871 est « impressionnante »<sup>27</sup>, lorsqu'il lit, le 3 novembre 1918, le *Rêve d'une nuit d'été* d'Heinrich Heine comme la prophétie avérée d'un poète farouchement anti-allemand<sup>28</sup>, ou encore lorsqu'il s'adresse le jour suivant, après la victoire de Vittorio Veneto, à la statue de Dante à Trente, célébrant la réalisation de sa prophétie d'une Italie grande et unifiée :
- Dante attendait à Trente. [...] Dante attendait depuis le moment où il indiqua dans son vers immortel les frontières de l'Italie. Et avec Dante le père, ce sont les grands esprits qui attendaient, ceux qui ont rendu célèbre aux quatre coins du monde le nom de notre Patrie. En cette heure, nos morts anciens et récents sont vivants. Ce sont eux qui ont guidé les armées. Ce sont eux qui marchent à l'avant-garde. Comme dans la légende antique, ces esprits, invisibles, mais omniprésents, ont tracé la route et indiqué le but. Le dernier acte de notre drame national a duré un siècle. Il commence en 1821, il se termine en 1918. La longue légion des précurseurs, des prophètes, des martyrs, de ceux qui rêvèrent, souffrirent, moururent, répond à l'appel. Elle est parmi nous. Elle est avec nous.<sup>29</sup>
- 16 Dans ce dernier discours, Mussolini prolonge, en présentant la Première Guerre mondiale comme l'aboutissement de l'unité italienne, la tradition du Risorgimento qui avait exalté, dans les œuvres littéraires du passé, les prophéties de poètes annonçant l'Italie future, une et libérée. Il affiche, en outre, une conception de la figure du *poeta-vate* encore très fortement romantique et ancrée dans la tradition de l'Ottocento. Pour Mussolini, en effet, le poète a non seulement un rapport particulier au monde et à la temporalité, qui peut lui révéler des vérités historiques et politiques qui sont encore obscures pour ses contemporains, mais il a aussi une compréhension profonde de « l'âme » de son peuple et peut en déceler les élans et les comportements<sup>30</sup>. Aussi déclare-t-il, en mai 1918 :

Ce que cette guerre signifie, dans sa portée historique, dans son développement, seules deux catégories de personnes – en plus du peuple – en ont eu l'intuition : les poètes et les industriels. Les poètes, qui, ayant une âme éminemment sensible, saisissent plus vite que la moyenne les vérités encore indéfinies ; les industriels, qui comprennent que cette guerre était une guerre de machines. Entre les deux, ajoutons-y les journalistes, qui sont suffisamment poètes pour ne pas être industriels, et qui sont suffisamment industriels pour ne pas être poètes.<sup>31</sup>

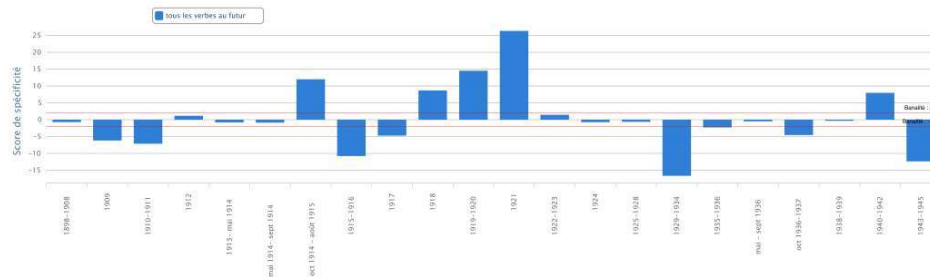
- 17 Ce passage contient, au détour d'une formulation presque amusante – qui consisterait à faire de la catégorie des journalistes une sorte de juste milieu entre la pensée visionnaire et intuitive des poètes et la mentalité pragmatique et moderne des industriels – une autodéfinition en creux que Mussolini donne avant tout de lui-même. Or, que Mussolini, en mai 1918, tienne à se distinguer résolument des hommes politiques de *l'Italietta liberale*, et à se présenter plutôt comme un journaliste qui comprend mieux le sens de la guerre et la modernité des temps, n'a rien de surprenant. En revanche, le lien – et la distinction – qu'il semble établir entre sa pensée et celle des poètes attirent notre attention, car ils participent à la construction d'un statut très ambigu de sa parole politique. De la même manière qu'avant la guerre il jouait la provocation d'une parole plus vraie parce que libérée du bon sens bourgeois, à la fin de la guerre il reprend la formule d'une parole plus vraie parce que libérée des carcans passésistes de la politique, très fortement tentée par l'irrationnel, tendue entre poésie et pragmatisme, entre futur et présent.

## De la prophétie en temps de guerre : l'état d'urgence du discours politique

- 18 Malgré la méfiance radicale dont Mussolini fait preuve tout au long de sa carrière à l'endroit des hommes politiques qu'il qualifie de faux prophètes et à l'endroit de tout discours politique qui négligerait de comprendre le présent à la faveur d'une vision du futur, les derniers textes cités, écrits dans un contexte de guerre, tendent à nous révéler une série d'exceptions, que Mussolini est prêt à faire avant tout pour lui-même. Ce mouvement de Mussolini qui cède, dans un discours qui n'a pourtant plus de velléités poétiques ni littéraires, au ton et, dirons-nous, à la tentation prophétiques, nous apparaît comme étroitement lié à l'expérience et à la temporalité de la guerre, éclatant avec la Première Guerre mondiale et se prolongeant durant tout le Biennio rosso. Il nous semble mériter une étude plus détaillée, pour comprendre exactement ce que prophétie veut dire pour Mussolini, et pour montrer que sa signification et son usage changent considérablement durant cette période.
- 19 La prophétie est intégrée au discours politique de Mussolini dès le début de la campagne interventionniste à l'automne 1914, sous trois modalités. La première est celle de la référence, lorsque Mussolini cesse provisoirement de dénoncer les faux prophètes et en appelle aux « vrais », tel Alfredo Oriani, qu'il qualifie de « *veggente* » (voyant) et dont le « *monito* » (l'avertissement, l'appel) serait d'entrer en guerre aux côtés de la France<sup>32</sup>. La deuxième réside dans la tonalité de certains textes, généralement plus menaçante, annonçant une fin apocalyptique à l'Italie et aux prolétaires de toute l'Europe si l'Allemagne venait à gagner la guerre<sup>33</sup>. La troisième tient à un aspect plus grammatical du discours, révélé par l'analyse textométrique que nous avons menée sur *l'Opera Omnia* avec le logiciel TXM, qui montre que durant cette période de guerre et de guerre civile, de fin 1914 à 1922 – à l'exception des deux années entre septembre 1915 et septembre 1917,

sur lesquelles nous reviendrons – Mussolini emploie le futur bien davantage qu'à tout autre moment de sa vie.

#### L'emploi du futur dans l'ensemble des textes de l'*Opera Omnia* (TXM)



- 20 Certes, tout discours au futur n'est pas prophétique en soi, mais, chez Mussolini, le choix récurrent du futur à certains moments de sa vie devient un indice de temporalité important pour comprendre comment il place son discours, autant du point de vue politique que dans sa fonction de journaliste : c'est une manière de se présenter comme prophète et comme « *condottiero* »<sup>34</sup>, comme l'homme qui peut proposer un avenir à l'Italie, la guider vers la victoire et la révolution sociale<sup>35</sup>. Le journaliste et le politicien se sentent autorisés à intégrer la prophétie, aux dépens de modalités discursives plus rationnelles et argumentatives, en vertu d'une sorte d'état d'urgence du discours politique.
- 21 Il est néanmoins opportun de distinguer plusieurs phases durant cette période de guerre. Lorsque, de 1915 à 1917, Mussolini se trouve sur le front et en fournit son témoignage dans le *Journal de guerre* publié, au fur et à mesure, dans les colonnes de *Il Popolo d'Italia*, il opte en effet pour une écriture fort différente, qui n'est ni celle du prophète ni celle du « *condottiero* ». Dans les pages de son *Journal*, Mussolini s'efforce de se dépeindre comme un soldat parmi les autres. Le futur disparaît au profit d'un présent qui est celui de l'écriture quotidienne et, plus encore, qui est le présent des tranchées, pour des soldats plongés dans l'imminence de la bataille et sous la menace constante de la mort. Mais la situation – et l'écriture de Mussolini – changent drastiquement en 1917, après la défaite de Caporetto : Mussolini ne se trouve alors plus dans les tranchées et il a repris son activité de journaliste. Il mène, au lendemain de Caporetto, une intense activité de propagande pour relever le moral des troupes, et plus généralement des Italiens, car il est convaincu que la déroute a été avant tout une défaite morale, due à un moment de « cafard »<sup>36</sup>. Les textes que Mussolini rédige à l'automne et à l'hiver 1917-1918 méritent une attention particulière et, sans doute, une distinction théorique supplémentaire. Ils sont en effet souvent rédigés d'après un canevas commun, avec un développement au présent de l'indicatif, visant à décrire la résistance et la merveilleuse unité morale de l'Italie qui fait bloc autour de ses troupes, suivi d'une conclusion au futur de l'indicatif, annonçant la victoire nécessaire et certaine de l'Italie. Il nous paraît cependant plus opportun de parler, dans ce cas, de discours autoréalisateur que de discours prophétique, en exploitant la notion anglo-saxonne de « prophétie autoréalisatrice » où le terme *prophétie* correspond plutôt au sens français de « prédiction »<sup>37</sup>. Le discours ne dit pas ce qui est, mais ce qui doit être, dans une temporalité différée. Il devient lui-même la cause d'une conséquence qu'il décrit comme déjà certaine, car il est conçu comme un moyen d'agir sur le réel et sur les lecteurs, provoquant ainsi la prophétie qu'il annonce (dans ce cas, la



propagande des journaux est considérée comme un instrument indispensable pour relever le moral des Italiens et garantir leur victoire). Le discours prophétique est utilisé comme une arme morale et politique, comme une arme de guerre.

- 22 Durant l'année 1918, on assiste à une évolution dans la production de Mussolini. Bien qu'il affirme à plusieurs reprises n'avoir jamais perdu espoir, il reconnaît en effet qu'au lendemain de Caporetto, les semaines difficiles de l'automne 1917 ont été vécues dans la douleur et le doute, loin de toutes les certitudes qu'il affiche dans ses textes<sup>38</sup>. Dans les mois qui suivent, néanmoins, avec l'intervention des États-Unis et les victoires remportées sur divers fronts, ses espoirs renaissent quant à l'issue de la guerre. Les articles du printemps et de l'été 1918 – où le futur revient en force et se trouve employé dans l'ensemble du texte, ne se cantonnant plus aux seuls mots de conclusion, où le ton se fait à la fois moins sombre et plus solennel, et où le lexique religieux est très présent – révèlent ce glissement<sup>39</sup>. À l'annonce de la victoire, Mussolini rédige un texte dont le titre semble évoquer et compléter la série de textes prophétiques de sa jeunesse : après le « Noël humain » de 1902, la « Pâque humaine » de 1909, voici le « Printemps humain » du 12 novembre 1918, où « l'Humanité a atteint le Golgotha, et dans la trouée des nuages qui se déchirent, les flammes de la sanctification et de la résurrection embrasent l'horizon »<sup>40</sup>.
- 23 On peut attribuer le ton prophétique de cette image aurorale à l'exaltation de la victoire. Remarquons cependant qu'il y a une continuité, non seulement en amont avec l'intitulé de ses textes « prophétiques » de jeunesse au style plus littéraire, mais aussi en aval avec les textes qu'il écrit durant tout le Biennio rosso, après sa rupture officielle avec le socialisme. Celle-ci advient en août 1918, dans un texte qui est très significatif de notre point de vue, car non seulement il y annonce son abandon du socialisme, mais il s'y présente aussi comme « l'homme de "l'après". En d'autres termes, l'homme qui anticipe »<sup>41</sup>. Alors que les politiciens appartiennent à un monde antérieur à 1914, Mussolini revendique une parole et une vision politique différentes, façonnées par l'expérience du front et du journalisme, qui le projettent dans l'après de la guerre. L'année suivante, l'expérience de Fiume et le modèle oratoire de Gabriele D'Annunzio, se présentant aux foules comme un prophète, ne font que renforcer sa conviction que l'efficacité politique du discours peut résider dans les potentialités irrationnelles et prophétiques de la parole<sup>42</sup>.

## Les ambivalences du « Duce » du fascisme

- 24 Au lendemain de la guerre, Mussolini multiplie les attaques contre les faux prophètes socialistes et se défend résolument d'être lui-même prophète, mais il n'hésite pas à adopter dans ses discours des images et des formes prophétiques. En juillet 1919, se félicitant de l'échec des grèves organisées par le parti socialiste, il reprend par exemple, en la renversant à la manière d'un pastiche provocateur, l'image aurorale de l'utopie socialiste. Il salue alors avec émotion l'aube du jour où le prolétariat se libère de « l'immonde spéculation "bourgeoise" des politicards socialistes »<sup>43</sup>. D'un point de vue formel, il reproduit les formules du *poeta-vate* Gabriele D'Annunzio, en les intégrant durablement dans ses pratiques oratoires une fois qu'il prend le pouvoir<sup>44</sup>.
- 25 À partir de la seconde moitié des années 1920, lorsque les lois *fascistissime* mettent en place le régime totalitaire, l'état d'urgence que l'on constatait dans la langue de Mussolini, provoqué par la guerre et la guerre civile, prend partiellement fin et certaines

tournures prophétiques tendent à disparaître de ses textes. L'analyse textométrique révèle par exemple que, relativement aux autres périodes de sa carrière, le futur n'est pas employé de manière notable pendant le *Ventennio*. Mussolini n'a plus besoin de se projeter dans le lendemain d'une victoire promise. Son discours, en tant que chef de l'État doté désormais de tous les pouvoirs, n'est plus cantonné à un futur plus ou moins incertain : il s'inscrit dans la réalité – passée, présente et future – de l'action politique. C'est la « parole-action » de Mussolini, exaltée encore en 1941 par l'ancien vice-président de la Scuola di mistica fascista, Fernando Mezzasoma, une parole « qui précède, accompagne et suit les événements dont elle tire sa raison et son contenu »<sup>45</sup> ; une parole qui affirme son pouvoir en disant « je » et en insistant sur les verbes modaux « vouloir » et « pouvoir » ; une parole que Mussolini avait explicitée dès novembre 1925, dans un discours à la Chambre des députés : « Vous savez bien que je ne fais pas de grandes paroles, mais des faits. Du reste, mes discours sont des faits : soit ils les enregistrent, soit ils les annoncent »<sup>46</sup>.

- 26 L'ambiguïté du verbe « annoncer » employé ici – qui semble faire rentrer par la fenêtre la prophétie qu'il avait chassée par la porte – se retrouve plus généralement dans les discours de la période du régime, où la charge prophétique ne disparaît pas, mais plutôt se déplace, passant des verbes au futur à la description au présent d'une vision que l'orateur partage avec la foule dans un moment de communion savamment orchestré. En octobre 1922 et octobre 1923, Mussolini prononce deux discours, dont la chute a été ensuite commentée par l'un de ses exégètes et admirateurs, le chercheur allemand Hermann Ellwanger. Mussolini termine le premier en disant : « Je vois la très grande Naples future », « reine de la Méditerranée »<sup>47</sup>, et le second en affirmant : « Je vois cette Italie dans son expression géographique singulière et divine ; [...] je la vois peuplée d'un peuple toujours plus nombreux, laborieux et vaillant qui cherche les routes de son expansion dans le monde. Saluez cette Italie, cette terre divine qui est la nôtre, protégée par tous les dieux »<sup>48</sup>. H. Ellwanger explicite, pour le lecteur ou l'auditeur qui ne l'auraient pas perçue, la valeur prophétique de cette vision :

Avec un ton solennel, presque sacré, le Duce entame sa « vision ». Tel un prophète, il s'érige devant son peuple, conscient de sa mission, pour évoquer par la magie de sa parole l'image d'une Italie future. Les premiers mots déjà, « je vois », ont leur propre valeur stylistique. Le pronom personnel fortement mis en avant donne un poids particulier à la personne du Duce, qui s'érige comme un géant au-dessus du peuple. Nous pouvons sans doute reconnaître dans le « je vois » une certaine valeur étymologique, à savoir le sens de « voir en vision ». En même temps, « je vois » est un puissant moyen par lequel Mussolini tient captif l'esprit de ses auditeurs. Et la répétition fréquente du même verbe (voir) renouvelle et maintient toujours plus en éveil leur intérêt. L'auditeur est véritablement amené à une « vision » et l'Italie apparaît « dans son expression géographique singulière et divine ».<sup>49</sup>

- 27 Du reste, les discours de Mussolini sont orchestrés de manière à sacraliser la parole du prophète s'adressant à ses fidèles, comme le montre bien toute la scénographie mise en place lors de ses interventions depuis son balcon de Piazza Venezia et dans toute l'Italie. Le 25 octobre 1932, à Milan, il parle devant un public rassemblé sur la Piazza del Duomo, depuis une chaire surélevée, ornée du symbole du *littorio*, surplombant ainsi largement la foule. Sur le modèle de D'Annunzio, il rythme ses propos de dialogues avec le public auquel il affirme que « dans dix ans l'Europe sera fasciste ou fascistisée », tout en refusant de considérer son propos comme une prophétie : « d'ici dix ans, on peut le dire sans faire les prophètes, l'Europe sera modifiée »<sup>50</sup>. Tout en prétendant le contraire, Mussolini

adopte sciemment une attitude de prophète et joue de cette image qu'il renvoie aux Italiens.

- 28 L'oscillation entre refus et tentation du prophétisme est en quelque sorte mise en scène dans trois pièces théâtrales, nées de la collaboration entre Mussolini et le dramaturge Giovacchino Forzano. Entre la fin des années 1920 et la fin des années 1930, sur la demande de Mussolini et à partir de trames qu'il lui fournit, Forzano rédige trois drames historiques, dont le premier, intitulé *Campo di maggio*, porte sur les derniers jours de la carrière de Napoléon, après la défaite de Waterloo, et aborde les thématiques prophétiques<sup>51</sup>. Même si la correspondance entre les deux hommes<sup>52</sup> témoigne du fait que l'écriture était essentiellement prise en charge par Forzano, elle montre aussi que Mussolini a suivi de très près le travail de rédaction, en relisant les manuscrits au fur et à mesure, en corrigeant à plusieurs reprises le texte et en n'hésitant pas à faire réécrire certains passages quand ceux-ci ne lui convenaient pas. Les mots sont donc ceux de Forzano, mais ils ont tous été approuvés et cautionnés par le chef du régime en personne.
- 29 Or, dans la pièce *Campo di maggio*, Napoléon – personnage dont l'identification avec Mussolini est sans cesse suggérée au public<sup>53</sup> – porte un regard à la fois critique et amusé sur les prophéties le concernant. Alors qu'il se souvient, avec une tendresse moqueuse, des « lubies ridicules » de Joséphine, qui faisait constamment appel à des voyantes, il cite la prophétie réalisée de l'une d'entre elles, qui lui avait annoncé le caractère « fatidique » de la lettre *M* pour son destin<sup>54</sup>. Il recherche ensuite, dans un ancien volume, la « prophétie de maître Olivarius » de 1542, qui prédisait tous les événements majeurs de sa parabole politique<sup>55</sup>. Arrivé à la fin de la prédiction, au moment où il s'apprête à lire les mots qui décrivent non plus son passé mais son avenir, Napoléon déchire la page et repousse la tentation de la prophétie : « les prophéties disent ce que l'on veut bien leur faire dire... Dans les moments d'angoisse et peut-être de faiblesse, nous aimons à penser que tout ne dépend pas de notre volonté... Moi, j'ai toujours dominé le destin »<sup>56</sup>. Une nouvelle fois, même si c'est ici par l'intermédiaire de l'œuvre littéraire, la prophétie – quand elle concerne l'homme politique – est présentée comme un aveu de faiblesse et comme une abdication de la volonté. Napoléon déchirant la page qui contient la prophétie de sa fin imminente incarne le dernier sursaut de l'homme politique qui s'accroche à son action dans le présent et refuse de se soumettre à son destin révélé. Pourtant, quelques répliques auparavant, le personnage de Napoléon avait déjà reconnu le caractère irréversible de sa défaite en déclarant : « à présent je ne peux plus dominer les événements ; à présent le destin est mon souverain ». La prophétie intervient donc à un moment de faiblesse, de capitulation.
- 30 Dix ans plus tard, après 1943, Mussolini lui-même semble se trouver dans un état d'esprit comparable. À la suite de sa destitution par le Grand Conseil du fascisme, conscient de sa fin imminente et sans doute soucieux de l'image qu'il entend laisser de lui à la postérité, il reçoit tour à tour trois journalistes avec lesquels il fait un bilan de son action politique. S'agissant de propos rapportés sinon avec admiration pour l'ex-« Duce » du fascisme, tout du moins avec une très grande bienveillance à son égard, ces témoignages sont à considérer avec précaution. Dans les trois textes cependant, Mussolini élabore un discours sur l'avenir, en particulier sur son héritage politique. À Maddalena Mollier, venue l'interviewer en mars 1945 à Gargnano, il affirme que sa défaite politique n'est que temporaire et « qu'un jour le monde [l]'écouterà »<sup>57</sup>. Quelques jours plus tard, il se confie longuement au journaliste Ivanoe Fossani, qu'il aurait demandé à rencontrer à l'insu des Allemands, sur l'île de Trimellone<sup>58</sup>. Il se présente comme une sorte de Christ, supplicié

d'abord, vénéré ensuite, dont l'héritage politique sera pleinement compris et accueilli : « Mes enfants naîtront ensuite et ce seront ceux qui verront en moi ce que moi-même je n'ai pas pu voir. [...] Après la défaite je serai couvert furieusement de crachats, mais ensuite on viendra me purifier avec vénération. Alors je sourirai, parce que mon peuple sera en paix avec lui-même »<sup>59</sup>.

- 31 En avril 1945, dans le testament politique qu'il dicte au journaliste Gian Gaetano Cabella<sup>60</sup>, ses prédictions post-mortem se font plus précises. Comme dans les deux entretiens précédents, il affirme que les générations à venir sauront reconnaître la grandeur que ses contemporains ne voient pas, ou plus, en lui : ils « porteront des fleurs aux tombes des martyrs, aux tombes de ceux qui sont tombés pour une idée qui sera la lumière et l'espérance du monde. Ils diront, alors, sans flatterie et sans hypocrisie : "Mussolini avait raison" »<sup>61</sup>. Mais il mentionne également, pour la première fois, un autre homme, sorte de fils idéal qui reprendra l'idée fasciste : « L'homme qui devra jouer la grande carte [...] sera un jeune. Moi je ne serai plus. Laissez passer ces années de tempête. Un jeune se lèvera. Un pur. Un chef qui devra immanquablement agiter les idées du fascisme »<sup>62</sup>.
- 32 Ainsi, au terme de sa parabole politique, Mussolini ne résiste pas à la tentation de donner « aux manifestations de [son] esprit une sorte d'allure prophétique ou dogmatique, catégorique »<sup>63</sup>, qu'il avait pourtant tant décriée chez les autres, jugés incapables d'agir et de dominer le présent. Comme au lendemain de Caporetto et en pleine débâcle militaire, il a recours à la prophétie comme à un état d'urgence du discours politique. Mais, au lendemain de l'écroulement du régime fasciste, il ne peut plus, comme durant la Première Guerre mondiale, faire un usage instrumental et autoréalisateur de la prophétie, car, n'ayant même plus la tribune du journaliste, son rayon d'action et d'influence est très limité. Sa parole est désormais déçue du statut de « Verbe » auquel vingt ans de culte l'avaient érigée et n'a plus ni le pouvoir ni l'emprise sur le présent qu'avait la « parole-action » du dictateur. Au demeurant, il ne se pose jamais autant en prophète que quand plus personne ne le croit tel ; il n'est jamais autant tenté par la prophétie que quand il n'a plus la possibilité de la réaliser au présent ; il ne semble jamais autant envier les poètes qui « parlent de demain » que quand il ne lui reste plus qu'une parole que l'on n'écoute plus.

---

## NOTES

1. G. Giuriati, *La parabola di Mussolini nei ricordi di un gerarca*, E. Gentile éd., Bari, Laterza, 1981, p. XXVIII. Nous remercions le professeur Gentile qui a eu l'amabilité de nous suggérer cette référence.

2. Cette interprétation du *Veltro* de Dante – qui établit l'identification entre le « cinquecento dieci e cinque » et le DVX du fascisme – était courante durant le *Ventennio* fasciste et fut par exemple longuement illustrée par le recteur d'un établissement scolaire, Domenico Fazioli (*Il Dux di Dante*, Rome, Aurora, 1936), comme cela a été étudié par L. Scorrano, *Il Dante fascista: saggi, letture, note dantesche*, Ravenna, Longo, 2001 ; par S. Albertini, « Dante in camicia nera: uso e abuso del divino poema nell'Italia fascista »,

*The Italianist*, vol. XVI, 1996 ; et par S. Lanfranchi, « “Verrà un dì l’Italia vera...” : poesia e profezia dell’Italia futura nel giudizio fascista », *California Italian Studies*, vol. II, n° 1, 2011. En ligne : [<https://escholarship.org/uc/item/2m5817bv>] (consulté le 27 mars 2018).

3. Non seulement les historiens, mais aussi les linguistes ont mis en évidence les instruments rhétoriques employés par Mussolini pour donner une dimension prophétique à ses discours (voir F. Foresti, M. A. Cortelazzo, E. Leso, I. Paccagnella, *Credere, obbedire, combattere. Il regime linguistico nel Ventennio*, Bologne, Pendragon, 2003 ; E. Golino, *Parola di duce, Il linguaggio totalitario del fascismo*, Milan, Rizzoli, 1994 ; A. Simonini, *Il linguaggio di Mussolini*, Milan, Bompiani, 1978). Voir aussi M. Isnenghi, *L’Italia del fascio*, Florence, Giunti, 1996. La « tentation » de faire de Mussolini un prophète est parfois présente aujourd’hui encore, y compris dans les analyses de ceux que l’on ne peut soupçonner de sympathie néo-fasciste, comme dans les pages de P. Brendon, *The Dark Valley, A Panorama of the 1930’s*, Londres, Pimlico, 2001 : « Mussolini was bombastic, inconsistent, shallow and vainglorious. But he was also, in some respects, a true prophet » (p. 21).

4. À partir de l’étude de l’*Opera Omnia* en 44 volumes (B. Mussolini, *Opera Omnia*, E. et D. Susmel éd., Florence, La Fenice, 1951-1980, que nous indiquerons dorénavant par le sigle OO) nous avons établi, en utilisant notamment des outils d’analyse statistique qui permettent d’associer des textes similaires dans leur composition lexicale et thématique, un corpus plus restreint d’une cinquantaine de textes, écrits entre 1902 et 1945, qui, à la lecture, nous ont paru les plus significatifs pour étudier de près la question du traitement de la prophétie chez Mussolini.

5. Sur l’importance que la participation au congrès d’Imola (6-9 septembre 1902) eut dans la formation politique de Mussolini, voir S. Visconti, « L’educazione rivoluzionaria di un romagnolo in Svizzera », dans *Mussolini socialista*, E. Gentile et S. M. Di Scala éd., Bari, Laterza, 2015 ; G. Galli, *Storia del socialismo italiano*, Rome-Bari, Laterza, 1980, p. 36.

6. B. Mussolini, « La gente nuova », *L’Avvenire del Lavoratore*, 20 septembre 1902 (à présent dans OO, vol. I, p. 19-20). Dans cet article, Mussolini développe en outre une véritable critique du personnalisme en politique, qu’il considère de dérivation bourgeoise.

7. Voir B. Mussolini, « Il crepuscolo della Germania », *Il Popolo d’Italia* (dorénavant *PdI*), 16 février 1915 (à présent dans OO, vol. VII, p. 202-204).

8. Mussolini reprend l’accusation de faux prophètes notamment à l’égard des socialistes italiens (hostiles, en 1915, à l’intervention de l’Italie dans le conflit mondial), qu’il accuse aussi d’avoir mené une action de sabotage du moral des troupes italiennes durant les trois années de guerre et en particulier au moment de la déroute de Caporetto. Ce propos est développé surtout dans des articles écrits entre la fin de la guerre et le début de l’année 1919. Citons, pour tous, « L’Ora della gioia », *PdI*, 3 novembre 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 455-457).

9. Id., « Menzogna e impudenza », *PdI*, 20 juillet 1919 (à présent dans OO, vol. XIII, p. 256-257). Plusieurs articles rédigés entre 1919 et 1921 développent l’idée selon laquelle les socialistes chercheraient à immobiliser le pays dans un chaos social à travers la grève générale, en faisant miroiter la fausse prophétie de l’avènement imminent de la révolution prolétaire.

10. Id., « Messaggio per l’anno nono », *PdI*, 24 octobre 1930 (à présent dans OO, vol. XXIV, p. 283), Id., « Razza di... profeti », *PdI*, 27 juin 1933 (à présent dans OO, vol. XXVI, p. 8-9).

11. Id., « La poesia di Klopstock dal 1789 al 1795 », *Pagine Libere*, 1<sup>er</sup> novembre 1908 (à présent dans OO, vol. I, p. 167-173). Cet article était d’abord destiné à faire partie d’un

recueil de textes critiques sur la littérature allemande, mais le volume est resté inachevé, comme plusieurs autres projets littéraires que Mussolini élabore durant son séjour à Trente l'année suivante, en 1909.

Pour cette citation, comme pour toutes les suivantes, nous proposons notre traduction. Certains des textes dont elles ont été tirées font par ailleurs partie d'une anthologie à paraître en 2018 chez ENS Éditions, dont nous avons dirigé la traduction et l'édition.

12. Id., « Profeti e profezie », *La Lotta di Classe*, 21 janvier 1911 (à présent dans OO, vol. III, p. 313-315).

13. Dans cet article, Mussolini développe notamment l'argument selon lequel les prophéties non avérées de Marx n'invalident pas pour autant sa pensée politique.

14. Id., « Nel bosco della merlata », *PdI*, 19 novembre 1921 (à présent dans OO, vol. XVII, p. 256-259).

15. Id., « Discorso di Vicenza », *PdI*, 26 septembre 1938 (à présent dans OO, vol. XXIX, p. 160-164). Un an plus tôt, déjà, Mussolini tournait en dérision la fausse prophétie de Léon Blum qui, affirmait-il, en tant que Juif était censé être doté d'esprit prophétique, mais qui avait prédit en 1932 la fin d'Hitler (Id., « Profeti », *PdI*, 5 juin 1937 ; à présent dans OO, vol. XXVIII, p. 191).

16. « [L]es philosophes parlent d'hier, les poètes parlent de demain », (Id., « Soliloquio in "Libertà" all'isola Trimellone », dans OO vol. XXXII, p. 170). Nous reviendrons plus longuement sur ce texte dans la dernière partie de cet article.

17. Dans son autobiographie de 1911, Mussolini décrit avec ironie et détachement cette production poétique de jeunesse : « mais qui de nous ne jouait pas au poète ? J'écrivis un nombre infini de poèmes, sur tous les sujets. Les lieux communs y étaient légion. Quelques années plus tard, je retrouvai les carnets contenant les notes sur mes fornications de jeunesse avec les habitantes du Parnasse, et je les condamnai au bûcher » (*La mia vita dal 29 luglio 1883 al 23 novembre 1911*, dans OO, vol. XXXIII, p. 240).

18. On remarquera que ce poème est publié quelques jours après le compte rendu du congrès d'Imola que nous avons cité plus haut et dans lequel Mussolini critique les politiciens « prophètes en retard », comme pour mieux les distinguer de la vraie prophétie des poètes. Le rapprochement est d'autant plus frappant que Mussolini reprend la formule « *gente nuova* » pour indiquer à la fois la génération à venir et l'humanité de demain.

19. Id., « Il Natale umano », *L'Avvenire del Lavoratore*, 27 décembre 1902 (OO, vol. I, p. 25-26).

20. Id., « La Pasqua umana », *Il Popolo*, 10 avril 1909, p. 1 (OO, vol. II, p. 70).

21. Notre constat, à ce sujet, rejoint la position de M. A. Cortelazzo qui émettait, dès 1977, quelques réserves sur la thèse de E. Leso, selon laquelle 1915 constituerait un moment de rupture (« *uno spartiacque* ») dans la langue de Mussolini, qui n'adopterait un lexique religieux et spiritualiste qu'après cette date. Nous considérons également que la veine caricaturale de l'écriture anticléricale et l'exploitation d'un lexique spiritualiste coexistent chez le Mussolini socialiste (voir *Credere, obbedire, combattere*, op. cit.).

22. Les études sur la langue de Mussolini mettent en évidence la continuité entre le style de la période socialiste et celui de la période fasciste, notamment dans les formes syntaxiques (la prédilection très nette pour la parataxe et la présence de nombreuses interrogations rhétoriques), mais aussi rhétoriques (le recours aux accumulations et au

rythme ternaire, qui devient systématique chez le Mussolini fasciste en clôture de discours, mais qui est déjà fortement présent auparavant) et lexicales (l'emploi d'un lexique et de métaphores médico-physiologiques et religieux). Les premiers travaux sur le style de Mussolini datent de l'époque fasciste (voir en particulier E. Adami, *La lingua di Mussolini*, Modène, STM, 1939 ; A. Gustarelli, *Mussolini scrittore e oratore*, Milan, Vallardi, 1940 ; H. Ellwanger, *Sulla lingua di Mussolini*, Milan-Vérone, Mondadori, 1941) ; pour une analyse plus critique, il faut attendre la fin des années 1970 avec les études déjà citées de E. Leso et M. A. Cortelazzo, E. Golino et A. Simonini.

23. En français dans le texte.

24. En français dans le texte.

25. B. Mussolini, « Cavalcata paradossale. In Caccia al “buon senso” », *La Folla*, 6 avril 1913 (à présent dans OO, vol. V, p. 141-142).

26. *Ibid.*, p. 142.

27. Id., « Il dovere dell'Italia », *Il Lavoro di Genova*, 30 décembre 1914 (à présent dans OO, vol. VII, p. 108) : il s'agit d'une conférence de propagande interventionniste, prononcée à Gênes le 28 décembre 1914, où Mussolini décrit en des termes héroïques l'attitude guerrière de la France. Il cite alors très librement le mot de Victor Hugo, selon lequel la Prusse aurait rendu un service à la France, en la libérant de Napoléon III. Il fait vraisemblablement référence au discours à l'Assemblée nationale du 1<sup>er</sup> mars 1871 où Victor Hugo prononce effectivement une prophétie : « On verra la France se redresser, on la verra ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace. [...] Et maintenant serrons-nous la main, car nous nous sommes rendu service l'une à l'autre ; tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien ».

28. Id., « L'Ora della gioia », art. cité. Mussolini y fait référence aux vers suivants : « La vierge Europe est fiancée au génie de la liberté ».

29. Id., « Osanna! È la grande ora », *PdI*, 4 novembre 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 458).

30. La conception romantique du poète exprimant le « génie » national des peuples reste inchangée dans les textes de Mussolini de la période suivante, et notamment durant le régime fasciste. En 1935, dans un texte intitulé « Adagio poeta! » (*PdI*, 9 janvier 1935, OO, vol. XXVII, p. 9), il affirme : « Il faut – quoi qu'en disent les esprits superficiels – prendre au sérieux, très au sérieux, les poètes. / Ils expriment ce qui couve profondément et confusément dans l'âme de leur peuple ».

31. Id., « La vittoria fatale », *PdI*, 24 mai 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 81).

32. Id., « Il Monito di Oriani », *PdI*, 14 mars 1915 (à présent dans OO, vol. VII, p. 253-255). Pour une analyse de l'exploitation de l'œuvre d'Oriani par la propagande fasciste, voir M. Baioni, *Il fascismo e Alfredo Oriani: il mito del precursore*, Ravenna, Longo, 1988.

33. La menace apocalyptique d'une victoire allemande se trouve dans plusieurs textes du printemps 1915, publiés dans *PdI*, rassemblés ensuite dans le vol. VII de l'OO, notamment « Necessità morale » du 6 mars 1915 (p. 235) ; « Nell'attesa » du 29 avril 1915 (p. 356-357) et « Occhio per occhio » du 7 mai 1915 (p. 367-369).

34. Sans doute les analyses que nous menons sur l'évolution et le positionnement de Mussolini d'abord comme journaliste, puis comme homme politique charismatique, jouant non seulement de la figure du « condottiero » de la nouvelle Italie, mais aussi de celle de prophète, pourraient-elles nourrir les réflexions autour des définitions que Max

Weber donnait en 1919 dans *Le savant et le politique*. L'historien allemand Wolfgang Schieder a déjà tenté de développer une analyse du fascisme italien et du mussolinisme à la lumière de ces catégories weberiennes (voir W. Schieder, *Der italienische Faschismus: 1919-1945*, Munich, Beck, 2010).

35. B. Mussolini, « Vittoria! », *PdI*, 17 mai 1915 (à présent dans OO, vol. VII, p. 396-397).

36. Mussolini utilise le mot en français dans ses textes.

37. Pour une définition synthétique de la « prophétie autoréalisatrice » et une allusion à la question de la traduction de cette formule, voir l'article de J-F. Staszak, « Prophéties autoréalisatrices et géographie », *L'Espace géographique*, t. XXIX, n° 2, 2000, p. 105-119.

38. B. Mussolini, « Restituire Caporetto », *PdI*, 24 octobre 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 436-438). Cette indication, davantage que toute autre peut-être, nous montre qu'à ce moment-là Mussolini ne se sent pas prophète, sauf à considérer qu'un prophète peut douter lui-même de sa prophétie, et faire seulement semblant d'y croire.

39. Citons quelques-uns des textes les plus représentatifs de cette nouvelle écriture prophétique, publiés dans *PdI*, rassemblés ensuite dans le volume XI de l'OO : « La vittoria fatale » du 24 mai 1918 (p. 79-80), « Vittoria! Vittoria! » du 24 juin 1918 (p. 148-150), « Ora sacra » du 25 juin 1918 (p. 155-157), « Scoperte... » du 20 août 1918 (p. 288-290).

40. Id., « Primavera umana », *PdI*, 12 novembre 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 478).

41. Id., « Divagazione », *PdI*, 11 août 1918 (à présent dans OO, vol. XI, p. 272).

42. Voir T. Campbell, « Remembering D'Annunzio and *Il Duce*: modern prophecy in Italy », *Quaderni d'Italianistica*, vol. XXVII, n° 1, 2006, p. 89-108.

43. Id., « Aurora », *PdI*, 18 juillet 1919 (à présent dans OO, vol. XI, p. 243-244).

44. Les emprunts stylistiques à D'Annunzio que les études de Golino, Leso et Cortelazzo ont davantage mis en évidence sont notamment le recours aux archaïsmes et à un lexique précieux, et surtout le modèle du dialogue en conclusion du discours, quand l'orateur s'adresse directement à la foule avec une triple question « À qui (la victoire, la patrie, etc.) ? », et obtient trois fois la réponse « À nous ».

45. F. Mezzasoma, préface au livre de H. Ellwanger, *Sulla lingua di Mussolini*, op. cit., p. 14. On remarque que le langage de Mussolini durant ces années-là est plus performatif – d'après la définition qui en a été donnée dans le sillage des travaux d'Austin – que prophétique, dans la mesure où il se déploie au présent de l'indicatif, avec une forte présence de la première personne du singulier et des verbes modaux.

46. B. Mussolini, « Sintesi della politica fascista », dans OO, vol. XXII, p. 11. Nous traduisons à la lettre la formulation insolite de Mussolini : « *Non faccio grandi parole, ma dei fatti* ».

47. Id., « Il discorso di Napoli », *PdI*, 25 octobre 1922 (à présent dans OO, vol. XVIII, p. 459).

48. Id., « Celebrazione perugina della marcia su Roma », *PdI*, 31 octobre 1923 (à présent dans OO, vol. XX, p. 74).

49. H. Ellwanger, *Sulla lingua di Mussolini*, op. cit., p. 53.

50. B. Mussolini, « Al popolo di Milano », *PdI*, 29 octobre 1932, ensuite dans OO, vol. XXV, p. 147. Remarquons que « *senza fare i profeti* » est aussi une formule idiomatique familière, à laquelle Mussolini donne toutefois ici un poids particulier.

51. La pièce est jouée pour la première fois en décembre 1930, à Rome. La collaboration se poursuit dans les années suivantes avec la création en 1931 de *Villafranca* (sur Cavour) et



celle de *Cesare* en 1939. Les trois drames historiques sont reproduits dans leur intégralité dans G. Forzano, *Mussolini autore drammatico*, Florence, Barbera, 1954.

52. Les lettres envoyées à Mussolini par Forzano sont conservées à l'Archivio centrale dello Stato dans le dossier « Forzano » qui fait partie du « Carteggio riservato ». Pour une analyse de la collaboration entre Mussolini et Forzano, voir aussi M. Sterpos, *Scrivere teatro nel regime. Giovacchino Forzano e la collaborazione con Mussolini*, Modène, Mucchi, 2015.

53. Outre le fait que Mussolini ait choisi de mettre en scène trois chefs d'État, c'est précisément le prisme par lequel il a souhaité raconter leur histoire – celui de la trahison – qui renforce l'identification entre le « Duce » et ses trois héros. Dans *Campo di maggio*, Napoléon est en effet représenté au moment de la trahison par Fouché ; dans *Villafranca*, Cavour est à son tour trahi par Napoléon III ; dans la pièce qui porte son nom, César est trahi par son fils Brutus. Or, déjà pendant les années 1930, le spectre de la trahison hante Mussolini qui éprouve une grande méfiance à l'égard de ses collaborateurs ; il rédige lui-même une réplique de Napoléon qui porte spécifiquement sur la « contagion de la trahison [qui] a touché tout le monde » (*Campo di maggio*, acte III, tableau 3, dans G. Forzano, *Mussolini autore drammatico*, op. cit., p. 159).

54. Napoléon se souvient des mots de la voyante : « Vous êtes né sous le signe de Mars, pour vous une lettre est fatidique... la lettre M, Majesté. » Et il commente en citant les noms de lieux et de personnes commençant par la lettre M qui ont marqué sa carrière militaire et politique (Mélas, Marengo, Montenotte, Mondovì, Milan, Moscou, Murat, etc.). Forzano semble suggérer ici une sorte de continuité entre le destin de Napoléon et celui du nouveau Napoléon qu'est Mussolini, sous le sceau de la lettre M.

55. La prophétie lue par Hortense dans la pièce dit en effet : « ... et la Gaule verra naître non loin de son sein un être surnaturel. Cet homme arrivera, très jeune, de la mer ; encore jeune il s'ouvrira un chemin au milieu des soldats, il deviendra leur premier chef ; il remportera toutes les batailles, il chassera Princes, Seigneurs et Rois pendant plus de deux lustres... Il sera appelé Empereur par l'enthousiasme du peuple... Et il accomplira de grandes œuvres, des édifices, des ports maritimes, des aqueducs, des canaux... il aura deux épouses et un fils... et tandis qu'il fera la guerre au loin, ses ennemis brûleront une ville... Trahi par les siens, un vieux Roi prendra sa place... il sera exilé en pleine mer... et il y restera onze lunes, mais il reviendra... Chassé encore... » (*Campo di maggio*, acte III, tableau 3, dans G. Forzano, *Mussolini autore drammatico*, op. cit., p. 166-167).

56. *Ibid.*, p. 167.

57. B. Mussolini, « Conversazione con Maddalena Mollier », dans OO, vol. XXXII, p. 161. L'entretien reproduit dans l'OO est tiré de M. Mollier, *Pensieri e previsioni di Mussolini al tramonto*, Milan, impr. G. Colombi, 1948.

58. Voir OO, vol. XXXII, p. 168-169.

59. Id., « Soliloquio in "Libertà" all'isola Trimellone », art. cité, p. 182. Le monologue reproduit par les éditeurs de l'OO est tiré de I. Fossani, *Mussolini si confessa alle stelle*, Rome, Latinità, 1952.

60. Le 20 avril 1945, Mussolini reçoit au palais Monforte Gian Gaetano Cabella, le directeur du *Popolo d'Alessandria*, avec lequel il a un long entretien. À la demande de Mussolini, les deux hommes se rencontrent une deuxième fois le 2 avril. Mussolini relit les notes de Cabella, les corrige et y appose sa signature. Il ordonne ensuite à Cabella de garder le texte secret pendant trois ans après sa mort. Le *Testamento politico di Mussolini* est publié à Rome aux éditions Tosi en 1948. Voir OO, vol. XXXII, p. 201.

61. *Ibid.*, p. 201.

62. *Ibid.* p. 195-196.

63. Id., « La poesia di Klopstock dal 1789 al 1795 », art. cité, p. 173.

## RÉSUMÉS

L'historiographie sur le fascisme italien a largement mis en valeur la sacralisation de la parole politique et de la figure du « Duce » durant le *Ventennio*, montrant comment Mussolini avait su en tirer profit pour donner à ses discours et à sa personne une dimension prophétique. Tout en partant de ce constat, cette contribution propose, à travers une analyse précise et globale des textes de l'*Opera Omnia* – grâce également à de nouveaux outils informatiques de textométrie et de statistique – une étude de la place et de la légitimité que Mussolini donne au cours de sa carrière à la prophétie dans le discours politique. Il en résulte d'abord une méfiance constante à l'égard des faux prophètes, doublée d'un désaveu de la prophétie comme marque de l'impuissance politique. Il en résulte aussi une conception de la prophétie qui relève peut-être davantage de l'inspiration poétique que de la parole révélée au messager divin. Il en résulte enfin une profonde ambiguïté, surtout visible à partir de la Grande Guerre, entre l'instrumentalisation évidente des ressources rhétoriques et performatives de la prophétie, d'une part, et le refus explicite de se présenter comme prophète, d'autre part.

Gli studi sul fascismo italiano hanno ampiamente analizzato il processo di sacralizzazione della parola e della figura del «Duce» durante il Ventennio, mostrando come Mussolini sapesse trarne profitto per conferire ai propri discorsi e alla propria personalità politica una dimensione profetica. Pur muovendo da tale constatazione, questo contributo esamina, attraverso un'analisi al contempo precisa e globale dei testi dell'*Opera Omnia* – usando a tale scopo anche strumenti informatici di «testometria» e di statistica – quale posto e quale legittimità Mussolini attribuisca realmente, nell'arco della sua carriera, alla profezia nel discorso politico. Ne risulta innanzitutto una diffidenza costante nei confronti dei falsi profeti, accompagnata da una forma di rinnegamento della profezia come segno di impotenza politica. Ne risulta anche una concezione della profezia più prossima all'ispirazione poetica che alla parola rivelata al messaggero divino. Ne risulta infine una profonda ambivalenza, particolarmente visibile dalla Prima Guerra mondiale in poi, tra l'evidente strumentalizzazione delle risorse retoriche e performative della profezia e il rifiuto esplicito di presentarsi come profeta.

The historiography of Italian Fascism has extensively brought to light the sacralization of political speech and of the figure of the “Duce” during the ventennio of Fascism. It has shown how Mussolini managed to take advantage of that sacralization in order to give a prophetic dimension to his speeches and to his own person. Moving from this premise and going through a precise and global analysis of the *Opera Omnia* –conducted with new tools of textometry and statistics– this article studies the role and legitimacy assigned by Mussolini to prophecy in political speech. This analysis first reveals a constant distrust of false prophets reinforced by the repudiation of prophecy as a sign of political powerlessness. It also reveals a conception of prophecy pertaining more to poetical inspiration than to some revelation granted by a God-sent messenger. It finally reveals a profound ambiguity, particularly visible from the Great War

onwards, between the obvious instrumentalization of rhetorical and performative resources of prophecy and the explicit refusal to present himself as a prophet.

## INDEX

**Parole chiave** : Benito Mussolini, fascismo italiano, discorso politico, profezia, poeta-vate

**Keywords** : Benito Mussolini, Italian Fascism, political rhetorics, prophecy, prophet-poet

**Mots-clés** : Benito Mussolini, fascisme italien, discours politique, prophétie, poète-prophète

## AUTEURS

### STÉPHANIE LANFRANCHI

ENS de Lyon • Stéphanie Lanfranchi est maître de conférences en études italiennes à l'ENS de Lyon et membre du laboratoire Triangle (UMR 5206) ainsi que du LabEx COMOD. Ses recherches ont d'abord porté sur la critique littéraire dans l'Italie fasciste et elle s'est déjà intéressée, dans ce cadre, à la question de la prophétie politique (S. Lanfranchi, « “Verrà un dì l'Italia vera...” : poesia e profezia dell'Italia futura nel giudizio fascista », *California Italian Studies*, vol. II, n° 1, 2011). Elle mène avec Élise Varcin, depuis 2014, plusieurs projets de recherche sur Mussolini : la traduction collective d'une anthologie de ses textes portant sur la littérature et la religion (dont le premier volume est à paraître chez ENS Éditions en 2018) et l'analyse, avec l'aide du mathématicien Antonin Guilloux, du corpus complet de l'*Opera Omnia* en s'appuyant notamment sur des instruments textométriques et statistiques, qu'elles ont présentés à l'occasion de plusieurs communications et dans deux publications à paraître en 2018 (« Mussolini et les mots de la race », dans *La pensée de la « race » en Italie. De l'âge romantique au fascisme*, A. Aramini et E. Bovo éd., Presses universitaires de Franche-Comté ; « Il Trauma di Caporetto nei testi di Mussolini: propaganda e performatività », dans *Historia Magistra*, FrancoAngeli).

### ÉLISE VARCIN

ENS de Lyon • Élise Varcin est doctorante en études italiennes à l'ENS de Lyon et membre du laboratoire Triangle (UMR 5206). Elle prépare une thèse sur le rapport de Mussolini à la littérature et a présenté ses travaux à la journée « Jeunes chercheurs » de la SIES en juin 2017 (<http://cle.ens-lyon.fr/italien/litterature/periode-contemporaine/du-socialisme-au-fascisme-litterature-et-politique-dans-les-uvres-de-mussolini>). Elle mène avec Stéphanie Lanfranchi, depuis 2014, plusieurs projets de recherche sur Mussolini : la traduction collective d'une anthologie de ses textes portant sur la littérature et la religion (dont le premier volume est à paraître chez ENS Éditions en 2018) et l'analyse, avec l'aide du mathématicien Antonin Guilloux, du corpus complet de l'*Opera Omnia* en s'appuyant notamment sur des instruments textométriques et statistiques, qu'elles ont présentés à l'occasion de plusieurs communications et dans deux publications à paraître en 2018 (« Mussolini et les mots de la race », dans *La pensée de la « race » en Italie. De l'âge romantique au fascisme*, A. Aramini et E. Bovo éd., Presses universitaires de Franche-Comté ; « Il Trauma di Caporetto nei testi di Mussolini: propaganda e performatività », dans *Historia Magistra*, FrancoAngeli).